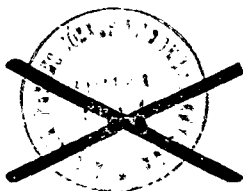


DE LA MORPHOLOGIE GÉNÉRALE

Après tout un siècle où la science des langues a été surtout une histoire des langues, on s'est remis depuis une trentaine d'années à la linguistique générale, et, par les publications récentes, on voit que les problèmes généraux intéressent de plus en plus les générations nouvelles. Mais, tandis que la linguistique historique a des méthodes précises, éprouvées par un long usage, la linguistique générale est encore mal assurée dans sa démarche ; elle tient toujours un peu de la philosophie : chaque auteur procède à sa manière et il y a, semble-t-il, autant de linguistiques générales que de linguistes. Pour que la linguistique générale progresse, il faut qu'elle devienne plus objective et qu'on en fixe la technique.

Pour se bien entendre, on a besoin tout d'abord d'une terminologie où les termes aient pour tout le monde le même sens. Or, il apparaît du premier coup une difficulté fondamentale qui tient à la nature du fait linguistique.

Depuis le livre posthume de F. DE SAUSSURE où est posée avec rigueur la distinction de la « parole » et de la « langue », il est aisé de comprendre comment, à travers la parole, fait transitoire, momentanée, on atteint la « langue » qui est une « institution sociale », c'est-à-dire qu'elle est commune à un certain nombre d'individus et que la plupart de ses éléments ne peuvent se modifier que d'une manière collective de sorte qu'elle comporte dans une large mesure une stabilité. Néanmoins, une langue est en même temps un fait singulier, produit de conditions historiques diverses.



et qui, avec le temps et avec l'apparition de conditions nouvelles, se transforme, au point de devenir méconnaissable en l'espace de peu de siècles. Le problème qui se pose est de savoir en quelle mesure on peut dégager des procédés constants communs à toutes les langues et examiner des langues diverses indépendamment de l'histoire de ces langues.

Il serait trop long de traiter ici à la fois de phonétique générale et de morphologie générale ; les deux ordres de recherches présentent du reste de grandes différences entre eux. Il ne sera question ici que de quelques catégories de la morphologie générale. Résultant dans chaque langue de circonstances historiques propres à cette langue, les catégories grammaticales diffèrent essentiellement d'une langue à l'autre, et, quand on en élimine tout ce qui est spécial à une langue, le reste est petit, peu saisissable, et si vague qu'il offre peu d'intérêt. Le linguiste qui, à l'aide de faits qu'il rencontre dans des langues diverses, essaie de constituer une morphologie générale, voit la matière fuir entre ses doigts.

Cette difficulté m'est apparue avec netteté quand j'examinais avec M. Marcel COHEN, qui préparait sa belle étude sur *Le système verbal sémitique et l'expression du temps* (Paris, 1924), la valeur du « parfait » et de l'« imparfait » en sémitique commun et dans les diverses langues sémitiques. Que les valeurs de ces formes ne concordent pas avec celles du « parfait » et de l'« imparfait » indo-européens, c'est évident, et c'est un bon exemple de la pauvreté du vocabulaire linguistique que l'emploi des mêmes termes pour désigner des choses si différentes. Il serait tout aussi vain de vouloir rapprocher le « parfait » et l'« imparfait » sémitiques du « perfectif » et de l'« imperfectif » slave ; il n'y a qu'à regarder les exemples cités par M. Marcel Cohen, *loc. cit.*, p. 14-16, pour voir que les sens ne concordent pas. Du reste, même à l'intérieur du groupe indo-européen, on n'arrive pas à trouver des langues où les faits qu'on classe dans la catégorie de l'aspect aient exactement le même caractère : les deux catégories qui se ressemblent le plus sont, d'une part, celles du perfectif et de l'imperfectif slaves, de l'autre,

celles du « présent » et de l' « aoriste » grecs ; or, elles diffèrent à la fois par la structure de la forme et par l'emploi : au perfectif, le slave a un « présent. » qui sert principalement en vieux slave, en russe, etc. à indiquer un procès futur, alors que le grec n'a qu'un prétérit.

Etant traditionnels, les termes qu'on emploie dans la grammaire des anciennes langues indo-européennes sont, pour la plupart, peu satisfaisants et plus propres à induire en erreur qu'à suggérer des idées justes. Ainsi, en grec, l'une des oppositions les plus importantes du système verbal est celle qui existe entre le « présent » et l' « aoriste ». Or, le système du « présent » grec comprend, à côté d'une forme indiquant en effet un procès actuel, soit $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\iota\varsigma$, une autre forme indiquant un procès passé, soit $\acute{\epsilon}\varphi\epsilon\rho\omicron\nu$, et ni le subjonctif $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\eta\varsigma$, ni l'optatif $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\mu\iota$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\varsigma$, ne se rapportent proprement à un procès actuel, pas plus que les formes correspondantes de l'aoriste $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\omega$, $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\eta\varsigma$, et $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\omicron\iota\mu\iota$, $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\omicron\iota\varsigma$, ne se rapportent au passé. Sans doute, les termes de « présent » et d' « aoriste » sont ici particulièrement malheureux ; mais il n'est guère de terme employé en morphologie qui n'offre de graves inconvénients : les meilleurs sont ceux qui ne suggèrent aucun sens, aucun emploi défini, qui sont des noms arbitraires.

Toutefois un terme qui suggère une idée fausse perd son venin dès qu'on l'a défini d'une manière exacte. Il n'y a pas de nom plus absurde que celui de « gutturales » pour désigner des occlusives comme *k*, *g* ou une spirante comme le *ch* allemand ; mais il y a quelque prétention à changer un terme reçu qu'il est aisé de bien définir.

Il n'existe un véritable danger que dans les cas où l'on ne peut parvenir à une définition exacte ; or, tel est presque toujours le cas quand on veut définir une « catégorie grammaticale ». On peut poser des catégories logiques ; mais l'expérience montre que ces catégories ne concordent pas avec les catégories linguistiques, pas même dans les cas les plus favorables.

Pour le montrer, on se ferait la tâche trop facile en envisageant, parmi les formes verbales, soit la catégorie du « mode » soit celle de l' « aspect » : les discussions qui

renaissent sans cesse, les propositions toujours renouvelées marquent assez qu'on ne peut donner des définitions précises des « modes » ou des « aspects ».

La notion du « temps » fournit un exemple plus clair et meilleur, parce que la catégorie du temps est logiquement de toutes la plus simple : catégorie linéaire où tout s'exprime par des différences de position le long d'un axe unique. Mais, dès qu'on passe à l'expression linguistique du temps, les faits se compliquent à l'infini.

C'est chose exceptionnelle qu'une langue comme le germanique commun où une catégorie du prétérit s'oppose, sans nuances, à une catégorie du présent, c'est-à-dire, où sans aucune indication accessoire, la langue oppose un procès antérieur à un procès postérieur, celui-ci étant ou actuel ou futur. Le plus souvent la notion du prétérit est emmêlée avec d'autres notions. : en français, *j'aimais*, *j'ai aimé*, *j'avais aimé* et, dans certaines conditions, *j'aimerais* (*il savait que je l'aimerais*) sont autant de prétérits, mais chacun ayant une valeur particulière, et l'on peut se demander si un « futur dans le passé » tel que *j'aimerais* peut vraiment être tenu pour un prétérit. Or, dans aucun groupe, hors celui des langues romanes, on ne trouverait une série pareille de formes indiquant un procès passé. En somme, quand on parle de l'opposition du « présent » et du « passé », on fait de la logique, non de la grammaire.

Le cas du « futur » est plus saisissant encore. Si les formes verbales exprimaient vraiment le « temps » dans toutes les langues, on s'attendrait à trouver partout au moins un présent, un prétérit et un futur. Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques grammaires pour voir que beaucoup de langues n'ont pour le futur aucune forme grammaticale propre. Dans les langues indo-européennes, où le « temps » a souvent pris une grande place, une notable partie des langues n'a pas de véritable « futur ».

Le germanique commun n'avait pas de futur, et, aujourd'hui même, en allemand, le futur est nettement une forme gauche, plus « littéraire » que vivante. L'arménien ancien exprimait le procès à venir par le subjonctif de l'« aoriste ». Le slave commun exprimait le procès à venir par le présent.

du perfectif, donc par une forme particulière d'« aspect ». Ces exemples pris au groupe indo-européen où l'expression du temps a pris une grande place sont saisissants : ils suffisent à établir que, malgré ce qu'elle a de simple et de logiquement nécessaire, la catégorie du « futur » peut n'avoir pas d'expression propre.

L'histoire du « futur » enseigne que, dans les langues, cette catégorie grammaticale relève de la sensibilité autant et plus que de la logique. La catégorie du « futur » est chose si nette que dans les langues où le verbe exprime d'une manière distincte le temps, le « futur » a souvent une forme propre : le grec a *φιλήσω* tout comme le latin a *amābō*. Bien que moins ordinaire que les formes du prétérit, la forme du futur n'a rien d'exceptionnel. Mais elle est sujette à s'éliminer : les langues romanes n'ont pas gardé le futur latin et l'ont remplacé par des formes neuves ; le grec moderne a perdu le futur ancien, et il exprime le futur par une combinaison relativement récente. Dans les deux cas, ce qui est arrivé, c'est qu'une forme qui avait pris un caractère strictement intellectuel et qui indiquait le « temps » sans aucune nuance affective n'a pas satisfait les sujets parlants et a été remplacée par des formes qui indiquent ce que l'on « veut », ce que l'on « doit » faire, plutôt que ce que l'on « fera ».

Sous la pression de la notion claire du temps et par l'usure de l'élément affectif qui est chose normale, les formes nouvelles perdent leur action sur la sensibilité et prennent des valeurs purement intellectuelles. Mais alors naissent de nouvelles combinaisons où domine le caractère affectif. C'est ainsi que le français, qui garde une série complète de futurs expriment des nuances intellectuelles : *je ferai, j'aurai fait, j'aurai eu fait*, avec les formes de passé correspondantes : *je ferais* (ainsi : *il savait que je le ferais*), *j'aurais fait, j'aurais eu fait*, a développé à côté une série presque illimitée de tours par où s'expriment les procès à venir, mais avec mise en évidence de nuances accessoires : *je vais faire*, pour indiquer l'intention de réaliser sans délai le procès (le sens propre d'« aller » n'existant plus ici) ; *je dois faire*, pour indiquer ce que l'on prévoit qu'on réalisera

(le sens propre de « devoir » s'y efface presque entièrement), *je veux faire* pour indiquer ce que l'on a l'intention de faire (le sens de « vouloir » étant encore manifeste dans le français normal, mais souvent atténué ou effacé dans le parler populaire ou dans certains parlers provinciaux), *je compte faire* pour indiquer ce que l'on se propose de faire (le sens propre de *compter* est presque disparu ici), *j'ai à faire* pour indiquer ce qui doit (au sens propre) être fait, etc. Si telle ou telle forme entre pleinement dans la catégorie du « futur », ainsi *je vais faire*, telle autre n'y entre qu'à demi, ainsi *je dois faire* ou *je veux faire*. Qualifier d'expressions du « futur » ces divers procédés, c'est introduire dans la linguistique une théorie des moyens d'expression, théorie utile et intéressante mais qui ne relève pas proprement de la « morphologie ». Autre chose est d'étudier les organes et le fonctionnement des organes chez un animal, autre chose d'étudier la façon dont l'animal use de ses organes pour se comporter au cours de sa vie de relations.

Dès lors on voit que toute définition précise en morphologie générale est extérieure à la linguistique. Il y a une catégorie mentale de l'avenir. Et, dans chaque langue, il y a des moyens différents suivant les langues, par lesquels on indique ce qui est à venir, et intellectuellement et d'une manière affective. Mais il serait vain de chercher à établir une catégorie linguistique du « futur ».

Les termes qu'emploie la morphologie ont des valeurs profondément diverses suivant les langues. Le futur simple et purement intellectuel du français, qui s'oppose à l'expression affective nuancée par des auxiliaires variés, est autre chose que les futurs composés de l'anglais, autre chose que le futur composé de l'allemand qui ne concorde pas avec celui de l'anglais, autre chose que l'expression du futur en russe par le présent du perfectif ou par *budu* avec un infinitif. D'une langue à l'autre, l'extension de l'emploi, les nuances de l'emploi diffèrent profondément. Dès qu'on emploie le terme de « futur » dans la grammaire d'une langue, on risque donc d'y introduire un élément d'illusion et d'erreur ; car cet élément ne peut, comme celui que suggère le terme de « gutturale » cité ci-dessus, être

éliminé par une bonne définition, puisque la définition universelle du « futur » ne laisserait subsister qu'une catégorie intellectuelle trop générale pour toucher proprement la linguistique.

En tout cas, le procédé qui consiste à désigner une catégorie générale de ce genre par le même terme qui désigne les formes particulières d'une langue est dangereux, et il serait sage de l'éviter. Différente d'une langue à l'autre par les moyens d'expression, par le détail des sens, par la valeur plus ou moins affective, par les oppositions qu'elle comporte, la catégorie du « procès à venir » ne saurait sans un grave risque de confusion, être désignée par le terme de « futur » qui suggère des notions sensiblement différentes à des sujets parlant français, anglais, allemand ou russe, pour n'envisager que des langues indo-européennes actuellement parlées.

Ce qui vient d'être dit de la catégorie du procès à venir vaut pour toutes les catégories que peut envisager la morphologie générale : le premier point est toujours d'éliminer toutes les particularités d'emploi propres à telle ou telle langue.

A la morphologie générale, il faudrait une terminologie propre qui en ferait apparaître le caractère tout abstrait.

A. MEILLET.

(Collège de France).
